

“ SI BÉMOL, ”

PAR JULES-JÉHIN PRUME

(Suite et fin)

Frantz (marche nerveusement et, après quelques instants, s'arrête devant Maud qui prélude sur son violon).—Vous avez raison, continuons notre leçon.

Maud.—Et vous allez jouer avec moi ?

Frantz.—Oui. (Il va prendre un violon sur le piano et au moment où il va en jouer, la jeune fille commence sur le sien : “ L'amour est enfant de Bohême, ” opéra Carmen de Bizet). Que signifie ?

Maud (cessant de jouer).—N'aimez-vous pas cet air là ?

Frantz.—Mais oui... cependant, pourquoi le jouez-vous ?

Maud (traversant).—Oh ! une idée, un caprice.

Frantz.—Cette mélodie est troublante et les paroles en sont à la fois suaves et terribles !

“ L'amour est enfant de Bohême,
Il n'a jamais connu de loi.
Si tu ne m'aimes pas, je t'aime
Et, si je t'aime, prends garde à toi.”

(Pendant que Frantz récite ces vers, Maud en joue la mélodie sur son violon).

Maud.—Est-il vrai que l'amour soit si dangereux ?

Frantz (remet le violon sur le piano).—L'amour, c'est la sève de la vie ; par lui tout est heureux ou malheureux. C'est la pensée virile des races à travers les siècles ; c'est l'idéalisation de l'existence dans ce qu'elle a même de plus prosaïque. Sans bornes est sa puissance et quoiqu'on en dise, l'amour conduit tout ici-bas. Par lui, l'homme peut être grand, par lui il peut descendre dans les profondeurs de l'horrible ; il exalte les moindres actes de la vie ; c'est le but, c'est le rêve qui pousse aux actions les plus hautes ou bien aux crimes les plus vils. Le cœur, c'est le point faible sur lequel trébuche souvent la résistance de l'intelligence.

Maud (se levant et allant vers lui).—Et vous, M. d'Hersthal qui êtes jeune, laisseriez-vous l'amour prendre votre cœur ?

Frantz (effrayé).—Moi ?

Maud.—Il m'avait semblé.

Frantz (inquiet).—Et qui aurait pu vous faire croire ?

Maud.—Je ne sais, mais le timbre de votre voix, le tremblement qui vous agite, le...

Frantz (se dirigeant vers le pupitre).—Continuons notre leçon.

Maud (comme si elle n'avait pas entendu).—Alors, vous êtes insensible à l'amour ?

Frantz.—Moi, insensible à...

Maud.—La présence d'une jolie femme ne saurait-elle troubler votre cœur ?...

Frantz (interdit).—Cette question...

Maud (déposant son violon).—Simple curiosité, vous savez très bien que, même en Amérique, les femmes sont curieuses.

Frantz.—Je m'en aperçois.

Maud.—Un joli minois n'a-t-il sur vous aucune influence ?

Frantz.—J'avoue que...

Maud.—Et de beaux yeux dans lesquels on peut lire mille choses ?

Frantz.—Mais enfin... !

Maud.—Une bouche rose, qui se tend souriante.

Frantz (à part).—Je ne sais ce que j'éprouve, mais...

Maud.—Une taille fine, bien cambrée, souple comme un roseau, gracieuse comme celle d'une abeille.

Frantz.—Il me semble que je rêve.

Maud.—Les pieds mignons, le frou-frou de la robe en marchant et... dans le cou... les petits cheveux follets qui se dressent rebelles.

Frantz.—Je vous en supplie !...

Maud.—Oh ! ce n'est pas tout ; et le sourire de celle que l'on aime, sourire qui contient en lui le charme qui captive ! Enfin, les regards chargés de

moites langueurs qui semblent dire : viens... la main qui se glisse dans la main, les lèvres qui se tendent et...

Frantz.—Oh ! Maud.

Maud (lui montrant la musique).—C'est si bémol et non si naturel.

Frantz.—Cruelle !

Maud.—Moi, cruelle, parce que j'aime à rire, ô plaisanterie...

Frantz.—On ne doit pas jouer avec l'amour ; c'est un sentiment trop noble, trop sublime. N'est-ce pas l'illusion terrestre de ce que doivent être les bonheurs du ciel.

Maud.—C'est vous qui devenez philosophe maintenant.

Frantz (interdit).—Croyez-vous ?

Maud.—Qui vous parle d'amour ?... Je viens, comme d'habitude, prendre ma leçon et ne voilà-t-il pas que pour un si bémol la conversation tourne au tragique.

Frantz.—A qui la faute ?

Maud (avec un sourire).—A moi, sans doute !

Frantz.—Il me semble...

Maud.—C'est un peu fort !

Frantz.—Enfin, Mademoiselle.

Maud.—Voyons, qui a commencé. Vous m'avez tout d'abord trouvée étrange, puis charmante et... vous êtes devenu nerveux.



DR JÉHIN PRUME

Frantz.—Cependant...

Maud.—Vous avez trouvé mes yeux jolis (vivement, à Frantz qui a fait un mouvement) ne dites pas non, j'ai bonne mémoire.

Frantz.—J'ose dire...

Maud.—Oseriez-vous dire, maintenant, que mes yeux sont laids ?

Frantz.—Mademoiselle, je vous en prie, veuillez croire...

Maud.—Vous êtes un méchant. (Elle lui tourne le dos, puis avec une moue) : Voilà qu'il trouve mes yeux vilains ! (Elle s'assied dans un fauteuil).

Frantz.—Je n'ai jamais dit... ne croyez pas ? (Il veut lui prendre la main qu'elle retire, il tourne autour du fauteuil, mais elle fait en sorte de toujours lui présenter le dos). Maud, vos yeux sont adorables, on y lit tout un poème ! tenez, je deviens fou, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais. Maud, vos yeux, vos yeux ! (il tombe à genoux) comment ne pas les aimer !

Maud (se tournant vivement).—Qui parle d'amour, vous ou moi ?

Frantz (se relevant).—C'est un peu fort par exemple ! Vous avez donc décidé de vous servir de moi comme d'un jouet ?

Maud.—Ah ! ah ! mais non ! N'est-ce pas que c'est amusant ?

Frantz.—Quoi ?

Maud.—Le flirt !

Frantz.—Ah ! je comprends maintenant : voilà ce que vous appelez le flirt ; la voici cette parodie de l'amour, cet amusement du chat avec la souris. Ceci est peut-être fort bien avec vos compatriotes, mais nous français, notre sang est trop bouillant, notre cerveau trop vif. Lorsque nous aimons, c'est de toute notre âme et jamais il ne nous arrivera de prendre un sentiment pour en faire un jouet.

Maud (inquiète).—Monsieur d'Hersthal ?

Frantz.—Savez-vous que se jouer du cœur est une chose infâme ! chez nous, la jeune fille conserve pour celui qu'elle aime, tout l'intensité de son amour ; elle se donne toute entière, c'est l'union, l'annihilation de deux pensées en une même idée. Vous, ce que vous voyez dans l'amour est bien différent, ce n'est plus le sentiment, mais une plaisanterie, un jeu ; et alors, également vous épargnez les débris de votre cœur, les lancez aux quatre vents comme une poignée de confetti, le sourire aux lèvres, mais rien au cœur, rien dans l'âme !

Maud.—Monsieur Frantz.

Frantz.—A force de jouer avec le feu, salamandres de l'amour, vous ne craignez plus de vous brûler. C'est là tout un apprentissage à faire et je vois que vous y êtes passée maîtresse. Enfin, réénumérons : vous avez compris ma nature, vous avez deviné que je vous trouvais belle... Je dois avouer que l'impression produite par vous est indéfinissable. Mais comment en êtes-vous arrivée là...

Maud.—Un mot de plus et...

Frantz.—Lorsque vous rendant compte de mon tempérament ardent et passionné, vous vous êtes plu à vous jouer de moi et, alors petit à petit vous avez introduit dans mes veines, le philtre d'une passion que vous ne partagiez pas. Et, lorsque je devins fou, exaspéré, prêt à tout... Vous vous êtes écriée avec votre nature américaine... n'est-ce pas que c'est amusant le flirt ? (Il prend la scène).

Maud.—Ecoutez-moi ! Croyez que moi-même.

Frantz.—Vous ! ah ! ah ! ah ! la bonne histoire ! l'excellente plaisanterie ! Vous, aimer ? Voyons mademoiselle, ne parlez donc pas de choses que vous ne pouvez comprendre... Le flirt et l'amour ne feront jamais Un... Non, je ne puis croire qu'il vous soit possible d'aimer.

Maud (avec explosion).—Moi, ne pouvoir aimer ! que dites-vous là ? Je comprends, j'ai poussé trop loin la plaisanterie, mais vous me le faites cruelle, ment payer (se laissant tomber sur un fauteuil), si vous saviez seulement ce qui se passe en moi ? (Elle pleure).

Frantz.—Des larmes, maintenant... vous êtes bien heureuse de pouvoir pleurer.

Maud.—Oui, des larmes !... D'un mot vous venez de me briser le cœur.

Frantz.—Des larmes de regrets ou des larmes de colère ?

Maud (se levant et vivement).—Monsieur !

Frantz.—Vous conviendrez que la plaisanterie a été poussée... un peu plus loin...

Maud.—Je voulais savoir...

Frantz.—Je sais... Vous voulez lire en mon cœur, comme dans un livre ouvert. Maintenant, dites, êtes-vous satisfaite ? Allez-vous pouvoir tout à votre aise, vous moquer de mon trouble, de la naïve candeur avec laquelle l'ai laissé deviner ce qui se passait en moi ? Là !

Maud.—Si je savais que vous vouliez me croire, je vous dirais, je vous ferais comprendre...

Frantz.—C'est inutile, la blessure se refermera d'elle-même, cela sera dur sans doute... je souffrirai, mais que puis-je... il le faut et il en sera ainsi...

Maud.—Je ne vous comprends pas ?

Frantz.—Je dis que tout est fini, bien fini ! Adieu, rêve d'un jour, le dernier de ma jeunesse, envoie-toi ! J'avais édifié toute une chimère, un château en Espagne. J'avais une fée dont la baguette magique aurait pu conserver à mon cœur l'illusion dorée de ses vingt ans. Je voyais devant moi un éternel printemps, un horizon de fleurs et de lumière. Mais le réveil est venu entraînant, dans un crépuscule, le dernier espoir de ma vie !